

INTRODUCTION

Gwénola DRUEL et Anna SZYJKOWSKA-PIOTROWSKA

« Tous les visages sont singuliers¹. »

Qu'il soit ridé, fardé, accidenté, tatoué, le visage suscite l'intérêt, voire la fascination ou encore l'envoûtement. Le visage n'est pas l'assemblage d'un nez, d'un front, d'yeux, d'un menton, d'une bouche ; il est tout cela certes, mais il ne s'y réduit pas. Le visage n'est pas un lieu comme les autres dans le corps. Notons qu'en ancien français, « visage » se disait « vis », ce dont nous trouvons trace dans l'expression « vis-à-vis ». Si, à présent, nous nous référons à l'étymologie grecque, le terme *προσωπον*, *prosôpon*, désigne le visage, la figure humaine, mais aussi la façade. Le mot *prosôpon* se compose de la préposition *πρός* qui signifie « devant » et d'un très ancien nom de l'œil, *ὄψ*, *ôps*. Étymologiquement, en grec, le *prosôpon* signifie donc « ce que l'on a devant les yeux », « ce que l'on présente à la vue » d'autrui. Le *prosôpon* évoque le « vis-à-vis », le « face-à-face », un « faire face », le « devant d'un navire » ou « la frontière d'un pays ou d'une ville² ». Tout ce qui en grec concerne la vision est soumis à « un principe de réversibilité³ » précise Françoise Frontisi-Ducroux, le *voir* n'étant pas séparé de l'être vu : « Du seul fait qu'il est vu, le *prosôpon*, inévitablement, devient ce qui voit⁴. » Dans sa classification des espèces, Aristote retient précisément le visage, le *prosôpon*, comme une caractéristique de l'être humain, contrairement aux autres espèces animales, lesquelles ont une « tête » : « La partie qui est au-dessous du crâne s'appelle la face, mais seulement chez l'homme, à l'exclusion des autres animaux. On ne dit pas, en effet, la face du poisson, ni du bœuf⁵. » Le visage est proprement humain. Comme l'a pointé Aristote, l'être humain est le seul à se tenir debout et, par suite, « le seul qui regarde de

1. Fernando Pessoa.

2. BAILLY Anatole, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, 1950, p. 1683 : « 1. Face ou front d'une armée, faire avancer de front, 2. Devant d'un navire, 3. Devant ou frontière d'un pays ou d'une ville. »

3. FRONTISI-DUCROUX Françoise, *Du masque au visage*, Paris, Flammarion, coll. « Champs arts », 2012, p. 41.

4. *Ibid.*

5. ARISTOTE, *Histoire des animaux*, 491b, Paris, Flammarion, 2017.

face et émet sa voix en face⁶ ». Le regard et la voix sont tous deux convoqués lorsqu'il s'agit du visage humain.

Le visage n'est pas seulement perception, inscrite dans le champ du visible. La présence du visage se situe au-delà des formes qui le délimitent. Ainsi, pour Emmanuel Levinas, le visage évoque « l'idée de l'infini, l'infiniment plus contenu dans le moins, se produit concrètement sous les espèces d'une relation avec le visage⁷ ». Emmanuel Levinas avance qu'« il prend la signification d'un visage par la dimension nouvelle qu'il ouvre dans la perception d'un être⁸ ». Pourquoi Emmanuel Levinas ignore-t-il la réalité charnelle du visage, le fait qu'il soit la peau et la chair qui constituent la structure de son apparition au monde ? Ce point fait d'autant plus résonance qu'il vient d'un philosophe qui a vécu des guerres pendant lesquelles les visages ont été mutilés. Le visage est une expression qui brise les formes. Et pourtant la fascination suscitée par le visage, peut le faire devenir un lieu de vénération (icônes, portraits, publicité) aussi bien qu'un lieu de profanation (les phénomènes des antiportraits, les iconoclasmes anciens et contemporains). Comme le souligne Ludwig Wittgenstein dans *Remarques sur « Le Rameau d'or » de Frazer* : « Le cérémoniel (chaud ou froid), par opposition au contingent (tiède), caractérise la piété⁹. » Le visage suscite une volonté de le « posséder » d'une manière symbolique ou littérale. On essaie de « posséder » des visages au moyen de portraits, de photos, de masques ou même au moyen de la chirurgie du visage, comme si on pouvait saisir une « personnalité », une « identité », voire le sujet à travers l'image. Plus intrigant encore – ce que Georges Bataille remarquait dans *Lascaux ou la naissance de l'art*¹⁰ – est le fait que des hommes et des femmes de la préhistoire se montraient cachés par des masques d'animaux. Mais que cachaient-ils ? Avaient-ils peur ou honte de leurs visages qui nous déracinent du monde naturel par sa beauté et sa terreur ? Pour le philosophe Jean-Luc Nancy, il y a, d'un côté, le visage, la mobilité, l'invitation à l'échange et à l'autre, et, de l'autre, la figure, le masque, l'immobilité, la fixité, une forme accomplie, close sur elle-même. Le masque donne à voir et montre : « Il s'agit toujours de représenter un Type, une idée, ce qu'en fin de compte on devrait appeler un Principe, en tant qu'impénétrable et impassible : seulement identique à soi¹¹. » Le principe du masque et de sa fixité serait d'être identique à soi ; quoi de plus identique à soi qu'une identification ? À la lumière

6. *Ibid.*

7. LEVINAS Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Kluwer Academic, 1990 (1971), p. 213.

8. LEVINAS Emmanuel, *Difficile liberté*, Paris, Le Livre de Poche, 2018, p. 23.

9. WITTGENSTEIN Ludwig, « Remarques sur "Le Rameau d'or" » de Frazer », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 16, « Questions de politique », septembre 1977, p. 37.

10. Voir à ce propos : BATAILLE Georges, *Lascaux ou la naissance de l'art*, Strasbourg, L'atelier contemporain, coll. « Studiolo », 2021.

11. NANCY Jean-Luc, « Masqué, démasqué », in *Masques de Carpeaux à Picasso*, Paris, musée d'Orsay/Hazan, 2008, p. 15.

de la psychanalyse, leur distinction est difficile : s'il n'y a pas de figure, d'unité corporelle, il n'y a pas de visage. Le « un » de l'image du corps lui donne sa consistance, il offre un visage, une forme, une unité, cela ne va pourtant pas de soi dans les psychoses. La mélancolie par exemple nous enseigne sur les effets dans la clinique d'un désir sans masque, dépouillé de ses idéaux, de ses voiles, qui se réduit à ce que Jacques Lacan formule comme une intolérable « douleur de l'existence¹² » quand « tout désir s'en efface, quand tout désir s'est de cette existence évanoui¹³ ». À chacun de s'inventer son masque. En mettant nos pas dans ceux des artistes, nous comprenons la nécessité d'inventer : tisser à partir de la matière, user des semblants, nouer autrement les signifiants qui ont marqué le corps. Au-delà de ce qui est donné à voir, il s'agit de nommer ce qui nous est le plus singulier pour permettre un nouvel usage des semblants, des masques.

Tout au long de son enseignement, Jacques Lacan n'a cessé d'interroger le statut du corps. Avec le stade du miroir, il donne la prévalence à l'imaginaire : sans identification, pas d'unité corporelle. Dans ce moment où il se précipite dans la dialectique des identifications, l'enfant s'arrime, non sans jubilation, à une image totale et finie, garante d'une unité qui ne lui dit rien en son corps propre. Cette image, entachée d'altérité, fixe et dissimule la « discordance ». Elle saisit le tout petit enfant dans une croyance en l'unité de son corps. Comme Narcisse est « capté, happé par ce reflet où il se voit autre qu'il n'est¹⁴ », le petit enfant jubile devant cette image étrangère, bien faite à laquelle il s'identifie. Il l'aime pour ce qu'il n'a pas : l'unité et la fixité. Mais, sans l'appui du symbolique, il n'y a pas d'« un » de l'imaginaire. À la lumière du dernier enseignement de Jacques Lacan, il ne s'agit plus de deux strates s'additionnant, ni de deux stades se succédant, mais d'un nouage. En effet, le corps n'est pas seulement image, il est aussi un corps où s'incorpore la structure langagière, un corps parasité, affecté par le langage. Le corps est aussi « marqué de sa rencontre hasardeuse avec le signifiant d'une trace inoubliable, noyaux de jouissance, empreintes dans la chair¹⁵ ». Il y a toujours dans le corps du sujet humain engagé dans le langage, le parlêtre tel que le nomme Jacques Lacan, « quelque chose de séparé, quelque chose de sacrifié, quelque chose d'inerte¹⁶ », une parcelle de chair détachée, ce « morceau charnel à nous-même arraché¹⁷ », un objet perdu que Jacques Lacan conceptualise et nomme l'objet (a). C'est un morceau de corps, un bout de réel,

12. LACAN Jacques, *Le séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation (1958-1959)*, Paris, Seuil, coll. « Le Champ freudien », 2013, p. 144.

13. *Ibid.*

14. DRUEL Gwénola, « Sortir du cadre en costume de chair. Fabrique du corps et création dans l'œuvre d'ORLAN », in Laetitia JODEAU-BELLE et Yohan TRICHET (dir.), *Corps et création. Perspectives psychanalytiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 57.

15. *Ibid.*

16. LACAN Jacques, *Le séminaire*, livre X, *L'angoisse (1962-1963)*, Paris, Seuil, coll. « Le Champ freudien », 2004, p. 254.

17. *Ibid.*, p. 249.

une part de nous-mêmes prise dans la machine du signifiant et à jamais irrécupérable¹⁸. Dès lors, « ce n'est plus l'image du corps unifié dans le miroir, mais le corps réel, irréprésentable, celui de l'informe¹⁹ ».

Le visage, tout comme le corps, ne relèvent donc pas d'une donnée naturelle. La nature ne nous livre pas un corps et un visage avec leur mode d'emploi. Qu'en est-il du visage humain ? Très tôt dans son enseignement, Jacques Lacan évoque le visage, et ce à propos du petit humain nouveau-né. Malgré la fragilité du tout-petit humain à sa naissance, sa « prématuration », son « manque de coordination sensori-motrice n'empêche pas le nourrisson d'être fasciné par le visage humain, presque aussitôt qu'il ouvre les yeux à la lumière du jour²⁰ ». La première rencontre du petit humain avec le visage est un rapport de fascination. L'ouverture au monde est donc première, comme l'enseigne Husserl, ce qui invalide l'idée du narcissisme primaire freudien où l'enfant ne serait occupé que de son corps. Dès 1938, dans « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », Jacques Lacan notait comme un fait de structure, « la réaction d'intérêt que l'enfant manifeste devant le visage humain : elle est extrêmement précoce, s'observant dès les premiers jours et avant même que les coordinations motrices des yeux soient achevées²¹ ». Le visage humain a donc pour l'enfant nouveau-né sa valeur. Ici, le parti de Jacques Lacan était déjà pris, il n'y a pas de narcissisme primaire, et le seul narcissisme concevable est le narcissisme secondaire, à savoir celui qui suppose le moi et sa relation à l'image²². Dès lors, « l'expérience du visage est ce qui définit l'hospitalité dans le monde humain [...] mis en acte et en rythme par le visage de l'autre²³ ». L'« être-là » du sujet n'est donc pas sans un rapport au visage. Le visage a, pour chacun, sa singularité.

Aujourd'hui, le visage subit des assauts de la part de l'industrie, de la science, du marketing, des nouvelles technologies, ou encore de la politique sécuritaire. Le risque n'est-il pas de réduire le visage au seul champ du visible, là où il le dépasse et demeure insaisissable. Les premières contributions du présent ouvrage mettent en exergue cet insaisissable du visage pour décliner, à leur suite, autant de tentatives pour situer l'insaisissable du visage : le masque, l'usage du numérique, le battement de la présence-absence et le visage dévisagé. Dès lors, l'insaisissable du visage s'épingle entre envoûtement esthétique et regard éthique.

18. DRUEL Gwénola, « Sortir du cadre en costume de chair... », *op. cit.*, p. 58.

19. *Ibid.*

20. LACAN Jacques, « Some reflections on the Ego », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 34(1), 1953, p. 15. Ce texte, publié en anglais, est celui d'une communication de Jacques Lacan à la British Psycho-Analytical Society le 2 mai 1951.

21. LACAN Jacques, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie » (1938), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 32.

22. DRUEL Gwénola, « Prématuration, subjectivation et anorexie du tout-petit », in Gwénola DRUEL (dir.), *Lorsque le sujet paraît... Naissance du sujet et clinique des tout-petits*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 160.

23. DOUVILLE Olivier, « Présence du visage, pouvoirs des masques », *Cahiers de l'infantile*, n° 4, 2005, p. 162-184.